Université de Rouen

UFR de Lettres et de Sciences Humaines

Départment de l'Anglais

Thème

Cours de préparation à l'agrégation

Cours de M2 Master Recherche

John Mullen

http://johncmullen.blogspot.fr

Thème agrégation 2022-2023

Passages for translation. First semester.

Welcome to your prose composition class (that is the old-fashioned English way of saying « *thème* »). Here is some information about how the class will work.

Students translate the passages at home before the class (it is impossible to learn translation by watching other people translate). In class, we study the students' translations and my own proposals, and recommendations are made about working on specific grammar points etc. A few days after the class, my own suggested translation, with notes, is posted on the teaching blog https://johncmullen.blogspot.com/ . This suggested translation remains online for two weeks, and then is removed.

If students wish to get more detailed feedback on their work, they may send me by email at john.mullen@univ-rouen.fr their completed translation, **one week before we study that particular passage in class**. Translations must be sent in doc or odt format, not in PDF. I will attempt to return them to you in time for the class. Please do not give me translations on paper. Note that the students who succeed at the agrégation each year are among those who have regularly handed in work during the year.

M2 students are part of this class for six weeks. They, unlike the other students, have a translation exam in exam week, which gives them their module mark for the semester. They are also marked on a different scale to that of the agrégation students, and do not of course do the mock agrégation exam.

Students who are enrolled in the *agrégation interne* will occasionally miss a translation class because they have another scheduled class. Please consult the timetable you have been given.

Here are the passages and the dates on which we will study them in class, if all goes according to plan. Note that none of these passages were studied last year.

John Mullen August 2022

1

Elle m'a reconnue aussi et m'a souri, gentiment, comme si nous nous étions quittées la veille. Je lui ai proposé de descendre à la station suivante pour boire un café. Je sentais qu'elle n'était pas très chaude mais bon … si cela me faisait plaisir…

Et elle qui était si bavarde, si … volubile autrefois, il a fallu que je lui tire les vers du nez pour qu'elle me parle un peu d'elle. Oui, son loyer était devenu trop cher et elle avait déménagé. Oui, c'était une cité un peu dure, mais il y avait là-bas une solidarité qu'elle n'avait jamais rencontrée ailleurs. Elle travaillait dans un dispensaire le matin et faisait du bénévolat le reste du temps. Les gens venaient chez elle ou elle se rendait à domicile. Elle n'avait pas tellement besoin d'argent de toute façon… C'était un monde de troc : un pansement contre un plat de couscous ou une piqûre contre un peu de plomberie … Elle avait l'air étrangement calme mais pas malheureuse non plus. Elle disait qu'elle n'avait jamais exercé son métier aussi bien. Elle avait l'impression d'être encore utile, se fâchait quand on l'appelait « docteur » et chouravait de la came en douce au dispensaire. Tous les médicaments qui arrivaient en fin de péremption … Oui, elle vivait seule et … Et toi ? demanda-t-elle. Et toi ?

Alors je lui ai raconté mon petit train-train , mais à un moment j'ai vu qu'elle ne m'écoutait plus. Il fallait qu'elle y aille. On l'attendait.

[…] Tom et Debbie étaient mariés et professeurs à Cornell, l'autre, Ken, le grand chevelu, était chercheur. Il lui sembla qu'il tournait beaucoup autour de Kate … Well, c'était difficile à dire avec ces Américains qui étaient toujours en train de se peloter pour un oui ou pour un non. Avec leur *sweeties*, leur *honeys*, leurs *hugs* et leurs *gimme a kiss* dans tous les sens.

Charles s'en foutait. Pour la toute première fois de sa vie, avait décidé de se laisser vivre. Se. Laisser. Vivre. Il ne savait même pas s'il serait capable de tenir une telle gageure.

Extrait de *La Consolante* d'Anna Gavalda, J'ai Lu, 2008

Extrait de *La Crève* de François Nourissier

La dame revêche connaît la vie autrement mieux que la collègue à qui elle donne du Mon petit. Elle regarde avec méfiance ce monsieur bien mis faire la queue pour téléphoner au lieu d'être installé tranquillement chez lui, dans du Louis XV, ou à son bureau, calé dans un fauteuil pivotant. Elle flaire du clandestin, l'affaire de fesse, poste restante et compagnie. Elle coule vers la calvitie un œil affranchi. On connaît ça mon cher Monsieur. Il peut attendre celui-là. Il sue d'impatience. Bien trop peur de ne pas l'obtenir, son Lausanne, pour râler. Tous des cochons. Elle se penche avec un sourire ignoble : Monsieur est peut-être en dérangement ? Il la regarde deux ou trois secondes et il se passe ceci que la femme, intimidée, oui, intimidée, se détourne sans rien ajouter. Elle dit : Tu l'as, cette Suisse, mon petit ? Et l'autre répond soudain Ben oui, vous l'avez Monsieur, sur la quatre.

Dans l'instant où il franchit les quelques mètres qui le séparent de la cabine, et le carrelage maculé de mégots, quadrillé de soleil, va se graver dans sa mémoire, la décision s'installe en lui. Évidente, joyeuse. Il va offrir l'Amérique à Marie. C'était une expression favorite de Maman : Ne va pas croire que je peux t'offrir l'Amérique ! Elle signifiait : Demande-moi pour Noël un cartable neuf, l'Histoire de France de M. Bainville racontée aux enfants, et non ces babioles ruineuses que tu as toujours en tête. Je n'ai plus les moyens de te payer des cadeaux inutiles mon pauvre chéri. Ainsi a-t-il vécu son enfance dans l'amertume des cadeaux utiles. Le ciré un peu trop grand (il te fera deux hivers), les chaussures à semelles de crêpe, se sont entassés sur son enfance comme les alluvions des anniversaires et des fêtes. Il en a gardé l'horreur de la générosité. Toujours les cadeaux lui feront la bouche contrainte. Parlez Monsieur ! Mais parlez donc Monsieur ! À qui ? Il n'entend que des chuintements et du vide, et puis soudain une voix qui dit : Tu n'as qu'à mettre un peu de beurre... moi je mets toujours un peu de beurre... Allô Genève ? Eh bien le temps est enfin venu d'offrir l'Amérique. Il va emmener Marie. Marie dont voici la voix – Dieu, si jeune ! Lycéenne que surprend son amoureux des dernières danses de samedi, fille pour les jardins et la plage – sa voix gouailleuse, gaie, tendre, proche, si proche que ça lui couine un peu dans l'oreille, son accent vaudois, Marie, sa douceur rapide, Marie, et il s'assied, il installe sous lui le tabouret, tire à fond la porte au vitrage double derrière lequel, résignés, attendent au pied des téléphonistes à grosse poitrine le décoré qui n'a pas eu Lamotte-Beuvron, le menuisier, la petite jeune fille qui espère Tours, une nouvelle venue sûrement espagnole, tous avec leurs lèvres véloces et muettes, poissons humains en mal d'épuisette, bétail de ville, gibier des chasses de l'été, pendant qu'il parle, lui, à l'héroïne de son feuilleton.

Extrait de Robert Sabatier *Les Fillettes chantantes*

Le Cher indolent, paresseux même, coulait sans hâte dans son lit spacieux parmi les prairies bordées d'acacias, de saules, de peupliers. Il flânait des sables solognots à l'argile de Valençay jusqu'aux calcaires précédant Montrichard, en attendant de se mettre en habit de cour pour atteindre Chenonceaux.

Pour le pêcheur, il n'existe qu'une heure, celle du lever, ensuite le temps n'existe plus. Un spectacle était de voir partir l'oncle Henri et Alerme pour la pêche. Vêtus l'un et l'autre d'une identique salopette de garagiste, avec des poches géantes partout, en galoches, portant le même chapeau de paille tressée et à peu près le même chargement : panier d'osier, musette, fauteuil pliant, seau, cannes, épuisette, ils marchaient du même pas pesant, le gros Alerme figurant une réduction de l'oncle Henri, mais tous les deux aussi larges, aussi ronds, aussi francs de visage, et irradiant une paix solide, un contentement sans histoire. Ils oubliaient de se raser et, comme ils n'en avaient pas l'habitude, ils se caressaient le visage avec une sorte de jubilation. Ils descendaient par un escalier de pierre caché sous les ronces au bord du Cher où l'on avait appâté la veille, jetaient encore quelques poignées qui faisaient crépiter l'eau. Les fillettes de rosé étaient placées au frais dans un creux d'eau à l'endroit où un mince ruisseau venait se perdre. L'installation était longue et minutieuse. Comme ils craignaient de faire craquer la toile à rayures du fauteuil pliant, ils s'asseyaient lentement, avec des précautions comiques.

Alerme venait chercher l'oncle dès le lever du soleil. Devant la grille, ils échangeaient un signe de tête entendu et ne parlaient pas, car ce n'était pas la peine. Ils humaient l'air frais en levant le menton de la même manière et devaient porter les mêmes pensées dans la perspective de la pêche. Au bord de l'eau, ils retrouvaient leur « coin » avec plaisir. Ils regardaient l'onde, distinguaient sa couleur, sa luminosité, cherchaient la position favorable, respiraient à petits coups, consultaient encore le ciel. Il fallait du temps pour connaître la changeante rivière, faire amitié avec elle, avoir le sens de l'eau, et, lorsque le bouchon flottait, dansait, imaginer au moindre mouvement les agissements secrets de l'invisible poisson, établir une communication avec lui.

Je sortais[1] la nuit, je préférais[2] encore à l'agitation colorée[3] du jour le spectacle désert[4] de ces[5] longs corridors nocturnes, qui se succèdent[6] identiques l'un à l'autre dans le mystère de l'obscurité[7]. Des chats plus légers que des ombres bondissent[8] d'un pilier à l'autre et se perdent[9] au loin sous la voûte ; la lune glisse sur[10] les toits ; un passant attardé relève le col de son manteau en sortant du bar dont le rideau de fer[11] retombe avec fracas[12] derrière lui. Tout rentrait[13] dans le silence ; d'une fenêtre élevée[14] pendait au bout d'une corde un seau où le garçon laitier déposerait à la première heure du lendemain[15] une bouteille

fraîche[1]. Je m'émerveillais[2] d'être né dans une ville où le quant-à-soi, l'identité particulière, le bonheur individuel, l'égoïsme familial semblent des notions inconnues ; où la défiance envers le prochain[3], le regard inquisiteur[4] sur sa vie privée, l'habitude, jugée ailleurs légitime, de lui demander des comptes, ne servent pas de fondement aux rapports sociaux. Moi, qui devais être le « différent »[5] par excellence, la brebis galeuse, le paria, cette utopie d'une société sans cloisons me fascinait[6]. Devinais-je[7], déjà à cette époque, que la solitude, le bannissement, la persécution seraient mon destin ? Cherchais-je à me fortifier, par ce mythe d'une solidarité sans frontières, en vue du jour où on me[8] tournerait le dos, où je ne trouverais plus personne pour m'aider ?

Moins confiant, moins impulsif[9], je ne me serais pas laissé prendre au mirage d'une architecture prestigieuse. Je jouissais à fond du sentiment que nous étions tous pareils, nous les habitants du portique, sans me douter que la crainte de mon propre avenir m'hypnotisait sur un rêve[10] bien éloigné[11] de la réalité. Que reste-t-il, à Bologne, de l'esprit médiéval ? Un vestige dérisoire, un souvenir[12] trivial, pour tout dire un plat cuisiné. L'escalope bolonaise,

oui, qui a fait le tour du monde, comme l'étendard fripé de notre antique splendeur. C'est une tranche de veau, couverte d'une lamelle de jambon et inondé[1] de fromage fondu. Mes compatriotes, en vertu de cette ancienne culture associative[2] qui s'est exprimée par le voisinage de la plèbe et des nobles sous leurs communes galeries, continuent à mettre ensemble et dans la même bouchée ce qui[3] partout ailleurs fait l'objet de trois mets différents : le jambon mangé en hors-d'œuvre, la viande en plat de résistance et le fromage en dessert.

Extrait de *Dans la Main de l'Ange* de Dominique Fernandez

11. Une femme trompée

Mme de Fontanin rentra chez elle. Jenny somnolait au fond de son lit ; elle souleva son visage fiévreux, questionna sa mère du regard et referma les yeux.

— « Emmène Puce, le bruit me fait mal ».

Mme de Fontanin regagna sa chambre et, prise de vertige, s'assit, sans même retirer ses gants. Est-ce que la fièvre la guettait, elle aussi ? Être calme, être forte, avoir confiance … Son front s'inclina pour prier. Lorsqu'elle se releva, son activité avait un but : atteindre son mari, le rappeler. Elle traversa le vestibule, hésita devant une porte fermée et l'ouvrit. La pièce était fraîche, inhabitée ; il y traînait un arôme acidulé de verveine, de citronnelle, une odeur de toilette, à demi évaporée. Elle écarta les rideaux. Un bureau occupait le centre de la chambre, une fine poussière couvrait le sous-main ; mais aucun papier ne traînait, aucune adresse, aucun indice. Les clefs étaient aux meubles. Celui qui habitait là n'était guère méfiant. Elle tira le tiroir du bureau : un amas de lettres, quelques photographies, un éventail et, dans un angle, en tapon, un humble gant de filoselle noire… Sa main s'est brusquement raidie sur le bord de la table. Un souvenir l'assaille, son attention lui échappe, et son regard se fixe au loin… Il y a deux ans, comme elle passait, un soir d'été, en tramway, sur les quais, elle avait cru voir — elle s'était dressée — elle avait reconnu Jérôme, son mari, auprès d'une femme, oui, penché vers une jeune femme qui pleurait sur un banc ! Et cent fois depuis, sa cruelle imagination, travaillant autour de cette vision d'une seconde, s'était plu à en recomposer les détails : la douleur vulgaire de la femme, dont le chapeau chavirait, et qui tirait hâtivement de son jupon un gros mouchoir blanc ; la contenance de Jérôme, surtout ! Ah, comme elle était sûre d'avoir deviné, d'après l'attitude de son mari, tous les sentiments dont il était agité, ce soir-là ! Un peu de compassion, sans doute, car elle le savait faible et facile à émouvoir ; de l'agacement aussi, d'être en pleine rue l'objet de ce scandale ; de la cruauté enfin ! Oui ! Dans sa posture à demi penchée mais sans abandon, elle était certaine d'avoir surpris le calcul égoïste de l'amant qui en a assez, que sans doute d'autres caprices sollicitent déjà, et qui, en dépit de sa pitié, en dépit d'une honte secrète, a formé le dessein (…) de consommer la rupture !

R. MARTIN DU GARD. *Les Thibault*. Gallimard

Extrait de "Personne" de Gwenaëlle Aubry, 2009

Tu le sais, je suis né d'un père et d'une mère humains. Mes sœurs, pas plus qu'eux, n'ont donc quatre pattes, une tête bête, ni des yeux rouges. Mes enfants non plus. De mon côté, j'ai aussi l'apparence d'un être humain, un peu sombre, peut-être. J'aime l'herbe, mais ne la broute pas, et j'habite un studio donnant sur les arbres, à Montmartre, au pied du Sacré-Cœur. C'est là où je reprends conscience de ma vie. Il y a certainement eu en elle des choses qui m'ont totalement échappé… car je ne les cherchais pas.

Ces phrases que je transcris sont les premières d'un texte intitulé *Le mouton noir mélancolique*. Près de deux cents pages rédigées à la main d'une écriture soignée, corrigées et annotées jusqu'à la fin. Sur la chemise bleue qui les renferme, mon père a écrit « À *"romancer"* ». Ce texte, il le destinait à d'autres, ma sœur et moi pour commencer. Il a passé les derniers mois de sa vie à l'écrire, dans le petit appartement que nous lui avions aménagé : une pièce blanche et claire, au rez-de-chaussée d'un immeuble moderne, précédée d'un couloir en coude sur lequel ouvraient une cuisine, une salle de bains, une penderie, et dont la paroi du fond était entièrement occupée par une baie vitrée qui donnait sur une voie plantée d'arbres. Il y avait dans ce lieu, comme dans certaines chambres d'hôtel, quelque chose d'impersonnel et de rassurant. Dès que nous l'avons vu, nous avons su qu'il y serait bien, qu'il y échapperait à la peur. Nous y avons installé les meubles et les bibelots rescapés de la vente à Drouot, une grande bibliothèque où tenaient ses livres de droit et les cartons remplis de ses cahiers, un divan et un bureau, des tapis usés, une console Empire, les tableaux de mon grand-père, une photographie en noir et blanc de la malouinière de Saint-Méloir-des-Ondes : les reliques d'une dynastie de notables qui recomposeraient autour de lui le décor d'une vie respectable, lente et feutrée. Les psychiatres l'ont autorisé à quitter la clinique où depuis un an il était enfermé. Il allait pouvoir recommencer à vivre. C'est dans cette chambre qu'il est mort, neuf mois après.

Tout de suite, il s'est approprié cette nouvelle scène. Et durant ces neuf mois, le temps d'une gestation, il s'est inventé un nouveau rôle. Il avait été le Malade, il serait le Médecin ; il avait été le Fou, il serait le Sage. Il s'est remis à lire : pas de romans, mais des essais,

7

8. Soupçons

Un jour, la vieille dame avait oublié de faire déjeuner l'enfant ; une autre fois, sortie avec elle pour un petit tour, elle était repassée devant la maison sans la reconnaître ; et comme Sylvia la tirait par la manche, elle avait ri très fort en prétendant que la plaisanterie avait pris. Mais l'enfant ne s'y était pas trompée. Il y avait eu d'étranges crises de tendresse : brusquement, à l'improviste, la grand-mère attrapait sa petite-fille, la serrait à l'étouffer dans ses bras, la couvrait de caresses, puis la repoussait presque brutalement. Sylvia, fillette très raisonnable, n'osait avouer qu'elle avait eu parfois un peu peur, car il faut être bête pour avoir peur de Mamie, n'est-ce pas ? Mais une inquiétude sourde l'habitait. Du reste, la vieille dame était toujours aussi alerte et vive dans l'ordinaire des jours ; ceux qui la connaissaient mal s'extasiaient sur sa jeunesse ... Ludovic ne parut pas trop surpris. En fait, Germaine devait bien le reconnaître, il s'inquiétait depuis longtemps, et c'était elle qui refusait de voir clair. Elle se demanda une seconde dans quelle mesure sa fringale de voyages n'était pas provoquée, aussi, par une certaine hâte à profiter des services de la vieille dame tant que c'était encore possible. La réflexion était odieuse ; Germaine en rougit et la chassa, mais on ne se débarrasse pas si aisément de ce genre de soupçons.

— Si tu tiens encore à voyager, dit-elle plus sèchement qu'elle ne l'eût voulu, tu partiras seul. Je ne pourrai plus laisser la petite à ta mère, fût-ce pour un jour. Je ne serais pas tranquille.

— Bien entendu, approuva Ludovic machinalement.

A quoi pensait-il au juste, en ce moment ? Les Verschoop ne demandaient pas mieux que de garder Sylvia en cas de besoin, ils l'avaient corné cent fois sur tous les tons. Si c'était cette solution-là qu'il envisageait pour se cramponner malgré tout à ses chers voyages, alors, alors... D'avance, Germaine en étouffait d'indignation. D'autant qu'il lui faudrait aussi confier sa mère aux Verschoop ! Décidément, l'égoïsme de cet homme, ou plutôt de cet enfant gâté, dépassait les bornes.

Pas possible que...

— J'étais en train de me demander, fit soudain Ludovic, comment on pourrait faire admettre à maman un examen médical.

Roger IKOR, *Frères Humains*, Albin Michel

13. Tension

8

Après le départ des enfants, Xavier Frontenac observa encore sa belle-sœur : elle n'avait pas désarmé. Comment l'aurait-il blessée ? Il avait parlé des femmes de devoir dont elle était le type. Il ne comprenait pas que ces sortes de louanges exaspéraient la veuve. Le pauvre homme, avec une lourde insistance, vantait la grandeur du sacrifice, déclarait qu'il n'y avait rien au monde de plus beau qu'une femme fidèle à son époux défunt, et dévouée tout entière à ses enfants. Elle n'existait à ses yeux qu'en fonction des petits Frontenac. Il ne pensait jamais à sa belle-sœur comme à une jeune femme solitaire, capable d'éprouver de la tristesse, du désespoir. Sa destinée ne l'intéressait en rien. Pourvu qu'elle ne se remariât pas et qu'elle élevât les enfants de Michel, il ne se posait guère de question à son sujet. Voilà ce que Blanche ne lui pardonnait pas. Non qu'elle ressentît aucun regret : à peine veuve, elle avait mesuré son sacrifice et l'avait accepté, rien ne l'eût fait revenir sur sa résolution. Mais, très pieuse, d'une piété un peu minutieuse et aride, elle n'avait jamais cru que, sans Dieu, elle aurait trouvé la force de vivre ainsi ; car c'était une jeune femme ardente, un cœur brûlant. Ce soir-là, si Xavier avait eu des yeux pour voir, il aurait pris en pitié, au milieu des livres abandonnés sur le tapis et du désordre de ce nid déserté, cette mère tragique, ces yeux de jais, cette figure bilieuse, ravinée, où des restes de beauté résistaient encore à l'amaigrissement et aux rides. Ses bandeaux déjà gris, un peu en désordre, lui donnaient l'air négligé d'une femme qui n'attend plus rien. Le corsage noir, boutonné par devant, moulait les épaules maigres, le buste réduit. Tout son être trahissait la fatigue, l'épuisement de la mère que ses petits dévorent vivante. Elle ne demandait pas d'être admirée ni plainte, mais d'être comprise. L'indifférence aveugle de son beau-frère la mettait hors d'elle et la rendait violente et injuste. Elle s'en repentait et se frappait la poitrine dès qu'il n'était plus là ; mais ses bonnes résolutions ne tenaient pas lorsqu'elle revoyait cette figure inexpressive, ce petit homme sans yeux devant qui elle se sentait inexistante et qui la vouait au néant.

François MAURIAC, *Le Mystère Frontenac*, Grasset

Extrait de "Week-end de chasse à la mère", Geneviève Brisac, 2004.

1

« Quel est ton animal préféré ? » a demandé Eugenio pendant qu'on marchait dans la nuit. C'était l'avant-veille de Noël.

J'ai dit : « Koala, écureuil, loutre. Koala pour le geste des pattes autour du tronc de l'eucalyptus, et pour le voisinage du kangourou. Écureuil pour les noisettes. Quelle douceur dans l'offrande d'une noisette, comme je dis toujours. Loutre, je ne sais pas. À cause de la sonorité assez moche et touchante de son nom. À cause de l'eau. »

Je mentais. Je voyais plutôt un animal du genre tatou.

Eugenio avait glissé son bras dans la petite anse invisible que forment mon corps et mon bras. Il avait l'air anxieux :

« Crois-tu que la reine Élisabeth a eu une vie heureuse ? » a-t-il murmuré.

J'ai eu au bord des lèvres une riposte mesquine : Qui t'a parlé de cette momie à chapeau ? C'est encore ton père qui t'a parlé d'elle ! J'ai dit :

« Assez heureuse, je crois, mais elle a été déçue par ses enfants. »

C'était une méchanceté gratuite d'avoir mis sur le tapis ces mots ensemble : *déçue* et *enfants*, et Eugenio s'est ratatiné.

J'ai eu honte.

« Il faut qu'on se dégrouille, a dit Eugenio. On est en retard, maman, dégrouille-toi !

— Ce verbe est vraiment immonde et la reine Élisabeth ne le dirait certainement pas ! » lui répondis-je.

La reine Élisabeth est notre idole, notre tête de Turc, notre sphinx et notre bouc émissaire.

« Elle n'a pas eu une vie heureuse, dis-je finalement, parce qu'elle ne le souhaitait pas tellement. »

Cette dignité le laisse rêveur. Cela me rappelle, moi, de fil en aiguille, une autre reine qui avait craqué l'élastique de sa culotte et mourut, pour cette raison, mourut de froid sous la neige, car elle refusa de se lever du banc de pierre où elle avait réfugié sa dignité menacée. Je raconte cette histoire : mourir de froid sur un banc de pierre glacial est le comble de la dignité, remarqué-je, fière soudain de ma tentative pédagogique. Mais Eugenio ricane : « Le romantisme t'aveugle une fois de plus, maman. Ce n'est pas du tout cela, l'histoire. La reine hurla et tempêta, et l'on fit venir dix hommes, parmi les plus forts du royaume, qui arrachèrent le banc de pierre et le transportèrent au palais, suant et soufflant comme on imagine, pour que personne, jamais, ne puisse mur-

THÈME

Pourquoi, depuis plusieurs nuits, Hans Trow faisait-il toujours le même rêve ? Il circulait dans un wagon-restaurant bleu velouté avec des globes blancs. Les menus étaient rédigés en russe, le train filait vers Moscou. Il prenait un café quand un sous-officier soviétique, avec une vareuse douteuse, s'asseyait brutalement en face de lui et lui annonçait la mort de son père.

- Mais mon père est mort depuis six ans.
- Non, il est mort ce matin.

Il y avait le bruit régulier du train, il donnait l'impression de rouler sur des morts. Le sous-officier notait la réaction de Hans et levait les yeux vers lui en lui disant :

- Vous n'éprouvez rien à la mort de votre père ?

Puis il repartait et Hans ne pouvait s'empêcher de penser qu'il se rendait à une sombre fête, qu'il allait participer à une orgie de slogans officiels. Les villes de l'Est étaient toutes assoiffées de slogans. Tout le monde se souciait de morale, chacun voulait tisser une nouvelle étoffe d'un rouge vif pour cacher le rouge des drapeaux à croix gammée. La hâte d'aller vers une nouvelle orgie à Moscou. Hans se disait que les Dieux à Moscou dirigeraient leur colère vers Berlin. Il se demandait si Berlin, comme Troie, ne serait pas détruit une deuxième fois. Puis, il se réveillait et se disait que, décidément, à feuilleter *Antigone*, à reprendre les notes de Maria, à éplucher les cahiers de Brecht, il était imprégné par les plaintes et les colères de la tragédie grecque. Quand il se rendormait, de nouveau il était dans le train. Il pénétrait dans des bancs brumeux de la steppe puis dans des noirs. Tunnels, terrains ravinés. Plaques de neige. Forêts de branches nues. Pylônes à l'abandon sous un ciel ouateux, caténaires orphelines. Ponts en travaux : Moscou en vue…

Tandis qu'il terminait son café, le sous-officier russe revenait, posait sa casquette sur la table et disait :

- Nous avons fait une erreur, votre père est bien mort il y a six ans. Excusez-nous.

Hans entendait les martèlements des bottes des SA qui montaient vers le bureau de son père.

La courbe de la voie ferrée permettait de découvrir une grande gare soviétique. Foule en uniformes qui chantait, brassées de fleurs offertes par des femmes en fichu, pain délicieux et très blanc qu'on offrait au « camarade » Hans Trow de Berlin.

Jacques-Pierre AMETTE, *La maîtresse de Brecht*, Albin Michel, 2003

Extrait de "Chanson Douce" de Leïla Slimani, 2016

la salle de bains. Paul demande à Mila de ranger ses jouets dans de grands bacs en plastique. La petite fille refuse en pleurnichant, et c'est lui qui finit par les empiler contre le mur. Ils plient les vêtements des petits, changent les draps des lits. Ils nettoient, jettent, cherchent désespérément à aérer cet appartement où ils étouffent. Ils voudraient qu'elles voient qu'ils sont des gens bien, des gens sérieux et ordonnés qui tentent d'offrir à leurs enfants ce qu'il y a de meilleur. Qu'elles comprennent qu'ils sont les patrons.

Mila et Adam font la sieste. Myriam et Paul sont assis au bord de leur lit. Anxieux et gênés. Ils n'ont jamais confié leurs enfants à personne. Myriam finissait ses études de droit quand elle est tombée enceinte de Mila. Elle a obtenu son diplôme deux semaines avant son accouchement. Paul multipliait les stages, plein de cet optimisme qui a séduit Myriam quand elle l'a rencontré. Il était sûr de pouvoir travailler pour deux. Certain de faire carrière dans la production musicale, malgré la crise et les restrictions de budget.

Mila était un bébé fragile, irritable, qui pleurait sans cesse. Elle ne grossissait pas, refusait le sein de sa mère et les biberons que son père préparait. Penchée au-dessus du berceau, Myriam en avait oublié jusqu'à l'existence du monde extérieur. Ses ambitions se limitaient à faire prendre quelques grammes à cette fillette chétive et criarde. Les mois passaient sans qu'elle s'en rende compte. Paul et elle ne se séparaient jamais de Mila. Ils faisaient semblant de ne pas voir que leurs amis s'en agaçaient et disaient derrière leur dos qu'un bébé n'a pas sa place dans un bar ou sur la banquette d'un restaurant. Mais Myriam refusait absolument d'entendre parler d'une baby-sitter. Elle seule était capable de répondre aux besoins de sa fille.

Mila avait à peine un an et demi quand Myriam est tombée à nouveau enceinte. Elle a toujours prétendu que c'était un accident. « La pilule, ce n'est jamais du cent pour cent », disait-elle en riant devant ses amies. En réalité, elle avait prémédité cette grossesse. Adam a été une excuse pour ne pas quitter la douceur du foyer. Paul n'a émis aucune réserve. Il venait d'être engagé comme assistant son dans un studio renommé où il passait ses journées et ses nuits, otage des caprices des artistes et de leurs emplois du temps. Sa femme paraissait s'épanouir dans cette maternité animale.

J'ai horreur des jeunes filles. J'ai pitié des mal mariées. L'amour irrégulier me dégoûte. Alors ?... Et j'aurai trente ans en avril ! Trente ans, âge suprême... La tête me tourne. J'ai une peur terrible de tout rater. O Costals, que faire de ma vie ?

Une seule chose me soutient : votre existence. Vous seul me donnez mon équilibre de femme. Fermer un instant les yeux et me dire que vous êtes, cela m'apaise. Ah, il faut remercier d'être, d'être seulement, les créatures telles que vous ! Le feu est-il diminué de devoir s'allumer à quelque chose ? Je vous aime comme une torche à laquelle je m'allume. Et alors il arrive ceci : que vous avez rendu fades tous les hommes, pour ma vie entière, et médiocres tous les destins. Je ne peux plus envisager un bonheur normal – j'entends : un mariage quelconque – sans une fuite de tout l'être hors de cette insipidité, parce que jamais je n'aurai le courage de vouer ma vie à un homme que je n'aimerais qu'à peine. Imaginez une mortelle qui aurait aimé Jupiter, ne pourrait plus ensuite aimer aucun homme, et aurait le désir désespéré de pouvoir en aimer un.

Combien j'aurais voulu pouvoir faire quelque chose pour vous, pour votre œuvre ! Et je ne puis rien, rien ! Si je savais écrire, j'écrirais sur vous des articles, un livre. Je voudrais que vous fussiez pauvre, souffrant, incompris. Je voudrais vous savoir errant à la recherche de votre tâche d'homme, comme moi à la recherche de ma tâche de femme. Votre faiblesse serait mon appui. Mais non, vous vous suffisez, vous êtes comme calé dans votre solitude, et ce qui vous fait haïr des autres, moi, je m'en lamente : que vous soyez si assuré. Aucun espoir que je puisse sentir entre vous et moi ce lien, ce lien unique : votre conviction que vous pouvez vous fier à moi absolument.

(320 mots.)

Henri DE MONTHERLANT, *Les jeunes filles*, Paris, Folio, 1936.

Extrait de "Les Pays" de Marie-Hélène Lafon, 2012

On resterait partis quatre jours. On logerait à Gentilly, dans la banlieue, on ne savait pas de quel côté mais dans la banlieue, chez des sortes d'amis que les parents avaient. C'était le début de mars, quand la lumière mord aux deux bouts du jour, on le voit on le sent, mais sans pouvoir encore compter tout à fait sur le temps, sans être sûr d'échapper à la grosse tombée de neige, carrée, brutale, qui empêche tout, et vous bloque, avec les billets, les affaires et les sacs préparés la veille, au cordeau, impeccables alignés dans le couloir ; vous bloque juste le jour où il faut sortir, s'extraire de ce fin fond du monde qu'est la ferme. On n'y passe pas, on ne traverse pas, on y va, par un chemin tortueux et pentu, caparaçonné de glace entre novembre et février quand il n'est pas capitonné de neige grasse ou festonné de congères labiles ; on s'enfonce, le chemin est comme un boyau, entre les noisetiers ronds et les frênes et d'autres arbres dont personne ne dit le nom, parce que l'occasion manque de nommer les choses, et pour qui, pourquoi, qui voudrait savoir. On prendrait le train à Neussargues, un train direct, sans changement jusqu'à Paris. Changer eût été difficile, voire exorbitant, ou périlleux ; à trois, on n'aurait pas su au juste où aller dans la gare de Clermont que l'on ne connaissait pas, où il aurait fallu prendre un souterrain, monter et descendre des escaliers, repérer un quai, en traînant les bagages, sans rien oublier sans rien perdre, surtout le gros sac bleu du père où étaient les cadeaux pour les amis, fromages, de deux sortes, cantal et saint-nectaire, et cochon maison, boudin terrine rôti saucisses, de quoi nourrir cinq personnes pendant quatre jours et plus. Le père aurait préféré partir en voiture ; jusqu'à Clermont c'est facile, il sait il l'a déjà fait, ensuite on se lance, on aurait suivi les panneaux, Paris est toujours indiqué. Le père avait insisté au téléphone, en janvier quand on s'était souhaité la bonne année et que le voyage avait vraiment été décidé. Cette fois c'était bon, on ne reculerait plus, depuis le temps qu'il s'en parlait, de ça, de venir à Paris quelques jours au moment du Salon, on devrait pouvoir s'arranger pour les bêtes à la ferme et partir à peu près tranquille, avec les gamins, les deux plus jeunes, la fille et le garçon, Claire et Gilles, qui

Le soleil est interdit de séjour dans mon appartement, je n'ouvre mes volets que la nuit quand il est couché depuis longtemps. Même au fin fond du mois de l'hiver il est éblouissant, il découpe les objets et les gens comme un rasoir. Je préfère la clarté de la lune quand elle n'est pas encore pleine, celles des lampes, des veilleuses.

Je vis du produit des loyers de cet immeuble dont les six étages m'appartiennent et dont je n'occupe qu'une centaine de mètres carrés.

— Je n'ai jamais travaillé qu'à accroître mon confort psychique.

Je suis marié depuis trente ans. J'ai refusé d'avoir des enfants pour éviter de me propager, et par peur du bruit. Ma femme aime la lumière et l'agitation, je l'encourage à sortir, à attraper une insolation au parc Monceau, à écouter les motos démarrer au feu vert, à faire partie d'une foule aux contours trop nets en traversant la ville de part en part.

À son retour, elle me décrit les nouvelles affiches publicitaires, me parle d'une chanson entendue par la vitre ouverte d'une voiture, d'une rue défoncée au marteau-piqueur, d'une femme nue sous sa robe trempée par un orage de juillet, d'un chien d'importation, large, presque jaune, bas sur pattes, tenu en laisse par une dame chapeautée, liftée, et pourtant visiblement sexagénaire depuis une éternité.

— J'ai vu aussi un homme dont la tête ressemblait à une asperge.

Ma femme est une prothèse efficace, un bras articulé qui va glaner les informations dont j'ai besoin afin de garder un contact quotidien avec le monde extérieur.

Nous sortons cependant une fois par semaine pour aller dîner dans une brasserie. Nous nous installons toujours à la même table perdue dans un recoin de la salle d'où je peux observer discrètement les clients, et les disséquer comme un légiste qui étendrait des vivants sur sa paillasse en échange d'une compensation financière, ou d'une boîte de havanes.

J'ai l'ouïe assez fine pour distinguer leurs paroles, le cerveau assez vif pour suivre en parallèle plusieurs conversations à la fois. Je m'enfonce dans leur vie comme dans un étui, je déterre sous leurs éclats de rire les drames qui ont jonché leur existence, et à leur façon de porter un verre à la bouche, de découper leur viande, d'une main blanche et fine, ou lourde et couverte de cicatrices, je détecte les frustrations qui les empêcheront toujours de flotter comme moi dans un bonheur strict.

Régis JAUFFRET, « Bonheur strict », *Microfictions*, Editions Gallimard, 2007

Un bruit de moteur surgit du fond de la nuit : le gars s'élança. Je voyais sa silhouette, découpée par les phares, faisant de grands gestes. Ce que les voitures vont vite maintenant ! Il va se faire écrabouiller… Je me reculai dans l'ombre de la cabine et je fermai les yeux. La voiture s'était arrêtée ; une portière claqua, des pas et des voix s'approchèrent. Le regard filtrant, j'aperçus un homme, immobile devant le routier qui lui parlait, désignait le rempart, puis moi… L'homme tournait le dos au réverbère et faisait une ombre précise, tassée, mains enfoncées dans les poches et col relevé. Bien qu'ils parlassent tout près de moi, je n'entendais presque rien : un brouillard épais comme du coton et translucide comme du verre me séparait d'eux, et je m'y enfonçais de plus en plus, comme en un sommeil.

« Montrez un peu ce pied ! » dit la silhouette.

Mon genou engourdi n'en finissait plus de ramener ma jambe de dessous le marchepied ; je l'aidai en tirant à deux mains sur le mollet. Puis, machinalement, je pris appui sur le talon pour me lever, et ce que je ressentis alors fut si atroce, si désespérant, que j'abandonnai et laissai mon pied retomber dans l'ombre et la boue.

L'homme s'accroupit devant moi et promena le faisceau d'une lampe de poche… Il se redressa, éteignit la lampe et s'éloigna vers sa voiture avec le routier. Qu'il s'en aille. Ça m'était égal. À nouveau j'avais cessé d'attendre et de m'interroger. Ensuite tout se passa très vite.

Un bras entoura mes épaules, un autre se glissa sous mes genoux, je fus soulevée, emportée ; le visage de l'homme de tout à l'heure était tout proche, au-dessus du mien, avançant à travers le ciel et les branches des arbres. Il me portait avec sûreté et douceur, j'avais quitté la boue et je marchais, dans ses bras, entre ciel et terre. L'homme s'engagea dans un chemin de traverse, fit encore quelques mètres, puis me déposa par terre avec précaution : m'habituant à l'obscurité, je distinguai un gros arbre, de l'herbe, des flaques d'eau.

« Affranchis personne, et surtout ne bouge pas, dit l'homme avant de se relever. Je vais revenir te chercher, attends-moi. Attends-moi tout le temps qu'il faudra. »

Et il s'éloigna. Un peu plus tard, j'entendis les moteurs du camion et de la voiture, des lumières glissèrent, puis tout redevint silence, désert, nuit.

(404 mots.)

Albertine SARRAZIN, *L'astragale*, Paris, Éditions J.-J. Pauvert, 1965.